

LÀ-BAS ARBAÂ

René Palanque

Éditions ThoT
Roman

Né au Maroc en 1936 de parents eux-mêmes nés au Maghreb, et dont les ancêtres se sont exilés de France et d'ailleurs en 1870, René Palanque retrouve le berceau de ses origines après avoir traversé la guerre d'Algérie et vécu l'exode des pieds-noirs. Inspecteur de l'Éducation nationale, obligé de choisir entre les astreintes de son métier et un furieux désir d'écrire, il a dû patienter quelques années avant de pouvoir laisser libre cours à sa passion.

Prologue

« ... Pieds-noirs depuis si longtemps que la domination de leur communauté leur semblait légitime, ils vivaient dans l'œil du cyclone sans percevoir les clameurs des opprimés du monde entier... »

Il n'y a pas longtemps, au sortir d'une nuit agitée, je me suis enfin posé une question que j'esquive depuis des années, et un effroi m'a saisi. Cette question, c'est celle de la mémoire engloutie. Mémoire d'une vie, la mienne bien sûr, et à travers elle celle d'une communauté.

Un peuple singulier, composé de personnes venues de toutes les parties du monde méditerranéen, rapporté dans un système colonial au cours des siècles derniers, qui a fait souche et sécrété une culture, un langage et un esprit qui ont perduré quatre ou cinq générations, va être gommé de l'histoire comme s'il n'avait jamais existé.

Les jeux de l'enfance, les mentalités, la cuisine, les drames et les tragédies sanglantes, les comportements collectifs, la dérision, l'errance, l'exode, le mystère des origines ne sauraient être réduits au cliché des grillades de merguez ou à celui des colons qui ont « fait suer le burnous ».

Ce livre n'est pas une étude de la guerre d'Algérie, ni une satire de l'armée. Il n'est pas davantage une introspection de l'enfance ou l'expression d'une nostalgie morbide du passé, encore moins un dossier sur les migrants. Pourtant, il traverse tous ces contenus et ces événements comme l'a vécu cette génération née là-bas avant ou pendant la guerre 39-45.

Les protagonistes de ce roman sont tous ceux qui se reconnaîtront dans au moins l'un de ses chapitres. Certes, je ne suis pas tendre avec ce que la colonisation a fait de nous, mais si d'aucuns se sentaient agressés par mes propos, je leur dirais avec force qu'il y a un malentendu, parce que je les respecte et que je les aime.

Pour la simple raison que je suis l'un d'entre eux, et que si parfois je ne m'aime pas, je me respecte et ne me renie point.

Savoie, 18 mars 2013

Installé devant la Cinq il regarde le film de Valenti, *Argentine, les 500 bébés volés de la dictature*, documentaire bouleversant qui, coïncidence fortuite, confirme l'excellent polar qu'il vient de terminer, *Mapuche* de Caryl Férey... Dans les deux témoignages vous exploitez à la figure le cynisme et l'idéologie sanguinaire d'une bande de fous au pouvoir pendant une dizaine d'années. La cruauté, l'horreur, les jeunes femmes enceintes enlevées et, après leur accouchement, jetées vivantes dans le *Rio de la Plata* du haut des « avions de la mort », trente mille disparus au nom d'un terrorisme d'État.

Songeur, il sent quelque chose remonter dans les lambeaux de sa mémoire, quelque chose de lointain, très lointain, qui l'attire comme l'eau se vide dans l'entonnoir. Un tourbillon devenu maelström qui vous trimballe un moment, collé à la paroi, de plus en plus court, de plus en plus vite, vertige avant l'aspiration...

Jetées d'avion !

Meknès, septembre 1957

« Tiens, salut, quelle surprise ! »

Deux ans qu'il n'avait pas revu Revlot. Non qu'il lui eût manqué, non, il ne l'aimait pas, il ne l'avait jamais encaissé. À vrai dire, depuis tout petit il en avait été, comme d'autres aussi malingres, un souffre-douleur d'occasion. La spécialité de la grosse brute était de vous retourner le bras dans le dos... Bon, avec les années, le lycée, les évènements, on ne voyait plus les choses de la même manière. Tout de même !...

Surprotégé par une mère tape-dur, hermétique, inquiétante de méchanceté, un père absent – la guerre disait-on –, mauvais joueur et brutal dans les parties de foot, de quinet ou de fronton, ou encore de hockey sur bitume qui animaient la rue Doumergue au grand dam des voitures et des carreaux, Revlot n'avait jamais fait partie de la bande. Les copains ne lui pardonnaient pas de déguster devant eux des tartines de beurre (acquis au marché noir) et de les faire saliver, eux qui pour la plupart se contentaient d'une tranche imbibée d'huile d'olive à leur goûter.

Et puis Revlot s'était fondu dans la nature, comme les autres du quartier, de l'Immeuble, feuilles éparpillées une

à une depuis le petit-lycée jusqu'à la fin de la troisième qui lâchait dans le bled les instituteurs en herbe, ceux qui partaient dans le technique... ou en apprentissage, et enfin, ceux qui caressaient l'espoir d'arriver au deuxième bac après maints redoublements.

Un peu mélancolique, il attendait une réponse à ses demandes de candidatures pour ici, ou plutôt à Rabat, comme contractuel avec le nouvel État indépendant du Maroc. Un des derniers de sa famille à n'être pas parti en métropole, il remontait des yeux la rue Doumergue et le film de ses quinze années dans sa ville, dans son quartier, dans sa rue et dans son Immeuble, le château fort de son enfance.

Une rue aux trottoirs en terre, enserrée d'un côté par l'esplanade du Docteur Giguet (un bienfaiteur de l'époque coloniale !), de l'autre par le ravin, ainsi appelaient-ils le champ derrière l'Immeuble, qui fuyait en longue glissade pour remonter sur l'autre versant jusqu'au cimetière et au stade des Hirondelles.

Naissant aux confins de la ville, dessiné en creux par une piste terreuse, le ravin se coulait en une vallée de plus en plus élargie qui s'ouvrait là-bas sur les vergers arabes, ceinture d'un vert poussiéreux dans l'air tremblant de chaleur. Sous la verdure, invisible, l'oued Islam. Très loin, le Zerhoun, bleu.

Empruntant la rue Doumergue désertée, il avait tourné à droite dans la première ruelle qui donnait sur la route longeant le ravin et là, derrière l'Immeuble et tout près du portillon de chez Revlot, ce dernier lui avait sauté dessus, avec les mêmes yeux porcins dans une tête cubique. Content même de le voir, aimable, il lui avait raconté son engagement dans l'armée et un tas de choses disparates, ennuyeuses sur ses exploits en Algérie.

De fil en aiguille, estimant avoir un interlocuteur complaisant, mais seulement au bout d'un long moment, il lui avait décrit avec des détails horribles comment lui, Revlot, balançait d'hélicoptère les fellaghas faits prisonniers au cours de leurs commandos de chasse, par surprise, avant qu'ils ne chient dans leurs sarouels parce que ça, alors non, il ne le supportait pas. Ou encore comment, lors des « corvées de bois », il faisait croire aux malheureux prisonniers terrifiés qu'il les laissait s'évader, ce qu'ils tentaient, pour se faire tirer par les copains postés plus loin dans un passage obligé comme à une battue au sanglier.

— Tu te vantes, je ne te crois pas.

Devinant qu'il ne cautionnait pas, Revlot s'était montré cassant, presque menaçant.

— Qu'est-ce que ça peut te faire, des ratons !

— Bon, allez, tchao et bonne chance.

Il avait coupé court, contrarié et dubitatif.

Il se rappela alors les commentaires de son père relatifs aux émeutes de Madagascar en 1949 et à la répression qui s'ensuivit. Au moins cinquante mille mais bien plus d'après les archives ouvertes des décennies après, des exécutions collectives, par familles entières, certains jetés vivants d'avion, – les vantardises de Revlot lui donnant froid dans le dos à présent – des péniches bourrées de centaines de « rebelles », remorquées en haute mer et coulées. « Pas assez ! », ponctuait son père, un brave homme.

Savoie, 18 mars 2013

Une plongée dans son histoire, lorsqu'il était en cours élémentaire et que la maîtresse montrait à l'aide des grands tableaux Rossignol les prisonniers qu'on jetait du haut des murailles sur les piques des hallebardiers. Moyen Âge, époque coloniale, dictature justifient toujours l'horreur et la cruauté. Il lui revint qu'à son oral du bac en philo la jeune examinatrice l'avait interrogé sur : « Y a-t-il un Bien moral ? »

Dans l'euphorie de ses vingt ans il avait évoqué les progrès de la médecine, la sécurité sociale, l'ONU, les bienfaits du sport et n'importe quoi, amalgamant le progrès scientifique, la dynamique sportive... Elle avait hoché la tête avec une bienveillance teintée de scepticisme. Il savait pourtant bien alors qu'il n'était pas dupe, que la France n'administrerait pas son empire colonial pour le bien des Marocains, Algériens, Malgaches ou Sénégalais, comme on le disait et comme les amis de monsieur Le Pen vous l'assèment encore... et pas seulement eux, mais aussi des tas de gens honorables et politiquement corrects... que sa famille, et lui évidemment aussi, se racontaient des histoires sur la cohabitation de l'humanisme et de la domination. De toute façon, on n'en parlait jamais, de ces choses-là.